

vention. La politique fière et nationale de Casimir Périer avait honteusement fléchi devant un intérêt dynastique, et l'inaction de M. Guizot répondait à celle que M. de Metternich avait gardée en présence des mariages espagnols.

Dans cet état d'impuissance et d'isolement, ce fut une nouvelle d'un haut intérêt pour la France et pour l'Europe entière que celle de l'union du comte de Chambord avec la princesse Marie-Thérèse de Modène, nièce de l'impératrice d'Autriche. Louis-Philippe, personnellement, en conçut un dépit très-marqué. Cet événement, préparé dans le plus profond mystère, ruinait le laborieux échafaudage construit de longue main par le chef de la maison d'Orléans pour vouer à un célibat perpétuel, s'il était possible, l'héritier légitime du trône de Charles X. Le mariage du comte de Chambord fut célébré à Bruck, le 16 novembre 1846, en présence des augustes débris de la famille royale, dont l'exil brilla tout-à-coup d'un de ces rayons d'allégresse pure qui ne visitent plus guère les palais des rois.

Lorsque Louis-Philippe ouvrit, le 11 janvier 1847, la dernière session législative qu'il devait conduire à son terme, la puissance intérieure de son gouvernement, affermie par les épreuves même qu'il avait traversées, offrait toutes les apparences de la force et de la durée. Une majorité compacte et dévouée dans les deux Chambres était acquise à son système d'administration. Les partis, usés par sa patience, ou découragés par son incontestable dextérité, semblaient réduits à l'impuissance. L'aristocratie nobiliaire, appauvrie par quelques défections notables, ou neutralisée par la préoccupation de ses intérêts matériels, avait cessé toute hostilité active contre la monarchie de 1830. L'esprit politique du clergé s'était insensiblement modifié par suite du recrutement successif de ce corps, et la religion elle-même, subissant l'influence